

Le Règne de la beauté
Craindre le ridicule ou exprimer sa joie ? Snobisme et
méta-snobisme

An Eye For Beauty, Canada [Québec], 2014, 1 h 42

Pierre-Alexandre Fradet

Number 291, July–August 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72159ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2014). Review of [Le Règne de la beauté : craindre le ridicule ou exprimer sa joie ? Snobisme et méta-snobisme / *An Eye For Beauty*, Canada [Québec], 2014, 1 h 42]. *Séquences*, (291), 59–59.

Le Règne de la beauté

Craindre le ridicule ou exprimer sa joie? Snobisme et méta-snobisme

Pour aborder **Le Règne de la beauté**, on pourrait suivre les canons de la critique et situer le film dans son contexte: celui de l'histoire du cinéma ou celui de l'œuvre de Denys Arcand. Sous l'effet de l'habitude, on serait alors appelé à évoquer les plus hauts faits d'armes du cinéaste (**Le Confort et l'Indifférence**, **Le Déclin de l'empire américain**, **Jésus de Montréal**, **Les Invasions barbares**) ou encore, dans l'espoir de se « rendre intéressant », à associer sa plus récente œuvre à des films moins connus dont on vanterait les qualités (**Seul ou avec d'autres**, **Gina**, **Réjeanne Padovani**). Évitions toutefois d'emprunter cette voie et attirons ici l'attention sur l'œuvre elle-même – ou plutôt sur ce qu'elle ne dit que par des détours.

Pierre-Alexandre Fradet



Un rapport à l'autre qui implique une certaine négation de soi

Mettons de côté les nuances et généralisons un peu. Tandis que les Français en général et les Parisiens en particulier hésitent le plus souvent à sourire, les Québécois en général et les campagnards en particulier tendent à démontrer leur joie en toutes circonstances. Pourquoi cette différence culturelle, éminemment dichotomique, mais régulièrement observable? La première hypothèse qui vient à l'esprit est celle selon laquelle les Français craignent au plus haut point le ridicule, alors que les Québécois craignent au plus haut point le snobisme. Deux francophonies, deux modes de pensée. Deux régions du globe, deux attitudes opposées.

L'œuvre de Denys Arcand s'aventure sur ce terrain thématique. Si son sujet principal est celui de la beauté, son sujet secondaire, qu'on peut lire en sous-texte, n'est autre chose que la quête de la joie intime et sa profonde labilité. Un architecte partage sa vie avec une jeune femme d'origine française dans une maison de Charlevoix – région filmée avec fascination et emphase, au moyen de ralentis qui communiquent bien l'aura de jouissance à laquelle l'homme paraît condamné. Lorsqu'il lie connaissance avec une Torontoise, cependant, cette aura se dissipe. Le bonheur qu'il croyait avoir atteint jusque-là lui semble assez pâle en comparaison de celui qui s'offre désormais à lui. C'est pourquoi il succombe vite aux charmes de la nouvelle venue; en parallèle, envahie par la platitude d'un bonheur constant, sa compagne se sent elle-même frappée du désir d'aller voir ailleurs.

Derrière le caractère subit de ces deux revirements se dessine une idée toute simple, mais profonde, dont on retrouve les traces chez Shakespeare. Ce qu'on prend pour une certitude à un

moment donné a tôt fait de perdre de sa force et d'être relayé par une incertitude. En d'autres termes, ce qu'on prend pour le motif d'un bonheur véritable en vient un de ces jours à provoquer la lassitude, l'abattement, l'écoeurement. Si c'est dans *Hamlet* qu'on voit formulée cette idée avec le plus d'évidence (Gallimard, p. 173), c'est dans *Roméo et Juliette* qu'on en trouve l'illustration la plus franche, où l'on voit Roméo devenir follement amoureux de Juliette tout juste après avoir été épris de Rosaline. Là où **La grande bellezza** – après **American Beauty** – laissait entendre que la véritable beauté ne se dévoile qu'une seule fois et qu'il vaut mieux se taire pour un artiste lorsqu'elle ne l'habite plus, le film d'Arcand révèle la conséquence de l'histoire et du temps sur notre conduite, nos sentiments, nos attentes: ils les recolorent sans cesse et nous poussent vers une expérience inédite.

Mais cette incessante recoloration ne signifie pas qu'il faille taire sa singularité ou renoncer à tous ses désirs par crainte du ridicule ou, au contraire, pécher par jovialisme et vivre dans un paradis artificiel. Un juste milieu est à trouver entre ces deux bornes afin de maintenir en vie à la fois son esprit critique, qui implique une certaine confiance en soi, et son rapport à l'autre, qui implique une certaine négation de soi. C'est ce que montre avec une audace cachée **Le Règne de la beauté**. Au cœur des personnages du film, paradoxalement étouffés par un excès de splendeur, se dévoile en effet le désir irrépressible de renouveler leur expérience, en même temps que l'intention de ne pas craindre le ridicule (pour avoir un contact charnel, fulgurant avec autrui) ni de vivre de façon suffisante et béate (les personnages savent dire oui ou non, quand aller vers l'autre et quand se retenir). On mesure mieux du même coup à quel point un équilibre est possible entre le snobisme pur, vécu dans la crainte du ridicule, et le méta-snobisme que Stanley Cavell définit comme « l'orgueil que l'on tire du fait de transcender l'orgueil » (*Qu'est-ce que la philosophie américaine?*, p. 175).

■ **AN EYE FOR BEAUTY** | Origine: Canada [Québec] – Année: 2014 – Durée: 1 h 42 – Réal.: Denys Arcand – Scén.: Denys Arcand, Valérie Beaugrand-Champagne – Images: Nathalie Moliavko-Visotzky – Mont.: Isabelle Dediou – Son: Natalie Fleurant, Mario Auclair – Dir. art.: Patrice Bengle – Cost.: Marie-Chantale Vaillancourt – Int.: Éric Bruneau (Luc Sauvageau), Melanie Merkosky (Lindsay Walker), Mélanie Thierry (Stéphanie), Marie-Josée Croze (Isabelle), Geneviève Boivin-Roussy (Melissa), Mathieu Quesnel (Nicolas), Michel Forget (Roger Savard), Magalie Lépine Blondeau (Karine), Johanne-Marie Tremblay (Manon Savard) – Prod.: Daniel Louis, Denise Robert – Dist./Contact: Séville.